

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 25

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Se me n'hommo mé crai (et ie mé crai adè)
 N'atsiterin adon onna vats' et son vè
 Qu'on vouaitéret brotà ao maitai dào troupe!!
 Mon Djan saret quoqu'on avouè sé dûè bité ;
 Ye porret dévesa avouè lé feinnè tité ;
 Et tot comptà n'aria bio dju din noutr'indrai
 S'on desai ao bornè : Perrett' a lo fretai !
 Su cin noutra coumar' étai bin tant dzohiâosa
 Que sé met à chàvai coumin n'a beniràosa ;
 Tolamint que lo pot tsisant tot écliaffà !!
 Tot lo lassé fut rinvaicà !!
 Vouaitint su lo tsemin sa fortèna toumaïé,
 Se dese : adieu vè, vatse, caïon, covaié !!
 Et lé ge rodz' et moù, noutra féna s'in fut
 A se n'hommo contà coumin lo pot l'est tsu,
 S'attindint bin d'avai n'a bouonna dedzalaïe !!
 Má la veyint veni dincé tant désolaïe,
 Lo bravo Djan n'eut pas lo kieu de la rolhi.
 Et quand l'eut tot oïu : lo conto dào voyadzo,
 Et ti cliào bio carcu, tot d'un coup déguelhi.....
 Perretta que dese : vai-tou, on autro iadzo,
 Ye ne té faut jamais, — por ne té pas trompà, —
 Vindrè la pè de l'or dévant dé l'avai tià !! L. C.

Lettres japonaises.

Chum à Joa.

Ce qui fait un peuple, ce n'est pas seulement sa position géographique et le gouvernement qu'ils s'est donné, mais aussi et surtout, la religion qu'il professe.

Or, la religion du Vaudois, si tant est qu'il en ait une, est le protestantisme dont la base est le monotheïsme juif. Sur cette base on a greffé un dogme de la Trinité qu'il ne m'appartient ni de comprendre ni d'expliquer.

Je te renvoie donc pour plus amples informations à la confession ci-jointe de St-Athanase et, si tu y comprends quelque chose, je l'irai dire à Rome.

Quoi qu'il en soit des dogmes du christianisme, il est certain que son fondateur a été et restera le premier et le plus fidèle interprète de la Divinité : auprès de lui Socrate est un enfant et Confucius un barbare. Un peuple qui s'inspirerait de sa morale et la ferait passer dans ses codes serait le premier des peuples. Mais, diras-tu, comment se fait-il que les occidentaux n'aient pas su s'assimiler cette manne céleste qui devait les placer à la tête des nations? A cela je répondrai que l'excellence même de la morale chrétienne rend celle-ci plus difficile à pratiquer; il faut du renoncement pour être chrétien et je ne connais personne de moins ascète que le Vaudois. Dans ses moments de désœuvrement et tout en trinquant avec ses amis, il fera volontiers de la petite politique et de la petite philosophie, puis, comme il a l'esprit fort, il vous dira sans sourciller que la religion n'est bonne que pour les vieilles femmes des deux sexes et qu'un homme digne de ce nom n'a pas à s'en occuper.

Le sexe faible fait du sentiment, pratique la dévotion, parce que c'est « bien porté; » mais il a peu de religion. On fréquente l'office divin pour montrer un châle ou un chapeau, pour voir ou être vue,

on souscrit aux missions de Bâle parce que Mme du Flon a recommandé l'œuvre et que l'on veut avoir son négrillon à présenter à l'éternel. Un négrillon fait très bien en perspective et de plus il couvrira une multitude de transgressions.

Quand la mode viendra de convertir les Japonais, j'espère que quelque jolie pécheresse voudra bien m'entreprendre; elle ne me trouvera pas trop endurci.
 CHUM.

M. J. Siber, à Lausanne, dont le burin ne se borne pas aux travaux ordinaires de la gravure, mais traite souvent avec une grande habileté les œuvres d'art, vient de mettre à exécution une heureuse idée.

Encouragé par M. le président de la Société des beaux-arts, et s'inspirant de bons portraits et de renseignements donnés par des amis intimes de Gleyre, M. Siber a reproduit avec beaucoup de fidélité, sur une superbe médaille, les traits du célèbre peintre.

Cet intéressant travail sera un charmant souvenir d'un homme si généralement regretté et aussi grand par le caractère qu'illustre par son pinceau.

La médaille de M. Siber, qui sera probablement mise en vente très prochainement, porte sur l'un des côtés :

CHARLES GLEYRE

Sur le revers :

CHARLES GLEYRE

né à Chevilly, en 1806, mort à Paris en 1874.

Inhumé dans sa patrie.

Il faisait une chaude matinée de juillet; les mouches harcelaient l'humanité; le soleil brillait depuis plusieurs heures, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur les tempes du commis d'exercice de B^{...}, qui faisait manœuvrer douze hommes sur la pelouse. Les deux heures réglementaires lui paraissaient d'une horrible longueur, et, de temps en temps, ses regards fixés sur son contingent se portaient par ricochet sur la pinte dont la petite enseignette se lisait à quelque distance.

Philippe, — c'était son nom, — éprouvait, dès la veille, une soif ardente, aiguisée encore par une température de 30 degrés.

N'y tenant plus, il commanda : « Halte, front, en place; repos!... Puis il ajouta :

Quoui pâie onna quartetta? »

Ses hommes se regardèrent. C'étaient, pour la plupart, de pauvres domestiques dont la bourse était peu garnie. Nul ne répondit mot.

Furieux d'une pareille indifférence, Philippe fit immédiatement deux pas en arrière, dégaina, et commanda d'une voix rauque : *Reprenèz... armes!*

Sa mauvaise humeur prolongea l'exercice jusque vers midi.

On assure que dès lors ses soldats se tinrent pour avertis, et préférèrent payer la « quartetta » plutôt

que d'arpenter la place d'armes pendant 4 heures, à l'ardeur du soleil.

Le Conscrit.

III.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton de réelle désolation; puis le conscrit se tut et baissa les yeux en continuant à marmotter à part lui.

L'officier laissa passer quelques moments sans rien dire; il alluma un cigare, puis d'un air indifférent, comme s'il n'avait rien entendu ou rien voulu entendre :

— Tire un peu plus bas cette cravate, et il l'aïda lui-même. Cela va bien maintenant. Tourne-toi. Le soldat se tourna. L'officier tira et égalisa les plis de sa capote. La capote ne doit pas faire de plis; il faut qu'elle soit lisse comme la main. Retourne-toi maintenant. Il se retourna. L'officier lui arrangea son bonnet de police. Comme cela, un peu de côté pour te donner un air crâne. Le conscrit sourit. Tiens-toi bien droit, la tête haute, et, quand tu marches, que ton allure soit franche, alerte, dégagée, comme lorsque tu jouais aux boules dans la cour de notre maison; t'en souviens-tu?

Le conscrit se mit à rire en faisant signe que oui.

— Bien, continua l'officier s'appuyant au mur et croisant une jambe sur l'autre; et regarde chacun en face, car tu n'as à avoir peur ni honte devant personne. As-tu compris? Le roi lui-même passerait, que tu devrais le regarder au blanc des yeux, car c'est ainsi que nous témoignons notre respect, nous autres soldats; souviens-t'en.

Le conscrit fit signe que oui; il commençait à reprendre courage.

— Rappelle-toi aussi qu'une fois entré à la caserne, il faut changer de manière de parler: peu de paroles, mais franches, sonores et vibrantes avec qui que ce soit; oui et non, non et oui, et si tu n'as rien d'autre à dire, tant mieux. Dans les rangs, il faut être aussi tranquille qu'à l'église; les rangs une fois rompus, tu es chez toi, et si les autres sont en train, mets-toi de la partie et crie un peu plus fort qu'eux; ne reste pas seul à l'écart à regarder en face de toi, ce qui fait venir des idées noires, et mêle-toi tout de suite aux tapageurs. Aime aussi tes compagnons; tu trouveras des cœurs d'or parmi eux, je puis te l'assurer, des jeunes gens qui t'aimeront comme un frère; tu verras qu'ici il peut y avoir disette de tout, excepté de braves cœurs. As-tu une pipe?

— Non, monsieur.

— Sinon tu pourrais fumer. Et quand un supérieur gronde, s'il a raison il faut en faire ton profit; et, s'il a tort, l'écouter tout de même et ne pas prendre la chose trop à cœur, parce que dans ce monde chacun a ses défauts et peut commettre des erreurs; on se trompe quelquefois quand on gronde et toujours quand on désobéit. Ne va pas croire non plus que tous ceux qui grondent aient mauvais cœur, ou sont en colère contre toi, ou te voient de mauvais œil. Ce serait une erreur. Ces grognards ont souvent un excellent cœur, et ils vous aiment tant que si on les enlevait du milieu de vous autres, ils mourraient de chagrin en quinze jours. Ils crient, ils injurient, affaire d'habitude, besoin d'exercer leurs poumons; rien de plus, crois-moi. Tu finiras par les aimer mieux que les autres; tu les verras pleurer quand ils s'en iront. J'en ai été témoin souvent; j'en ai vu à Custozza...

— Cette bataille qui est allée mal?

— Celle-là même! J'y ai vu un capitaine, qui était le terreur de sa compagnie, que tout le monde détestait, et tout le monde avait tort. Eh bien! il ne tombait pas un blessé qu'il ne courût le secourir, regarder sa blessure, l'encourager; toujours en mouvement, il tombait de fatigue. « O mon capitaine! mon capitaine! ne m'abandonnez pas, mon capitaine! » criaient les blessés en le retenant par le bras ou par sa tunique. — « Non, mon garçon, répondait-il, je resterai ici avec toi; je resterai toujours avec toi, jusqu'à ce que tu sois guéri; courage, mon fils, courage! ton capitaine ne t'a-

bandonne pas. » Quel homme, ça, comprends-tu? Et il y en a tant comme lui. Il ne faut juger personne sur les apparences; il faut avoir pitié des méchants, aimer les bons de tout son cœur et les respecter tous, puisque tous sont soldats, et que d'aujourd'hui à demain nous pouvons les voir mourir sous nos yeux de la mort des braves, et l'affection nous fait tout supporter, tiens-toi cela pour dit. Cherche, demande, interroge tes camarades. tu verras que les meilleurs soldats aiment tous leurs supérieurs. Regarde le soldat... comment s'appelait-il donc?... le soldat Perrier, qui, en 48, se jeta entre son chef et les ennemis, et tombant à terre la poitrine percée de trois balles, s'écria encore : — « Ne m'oubliez pas, mon bon lieutenant, je meurs content de vous avoir sauvé la vie! » Et cet autre grenadier dont j'ai oublié le nom, qui, plutôt que d'abandonner son capitaine blessé, s'est fait tuer à coups de bayonnette, criant aux ennemis : — « A moins que d'être tué, je ne vous le laisserai pas. » Et ces huit ou dix autres qui, à la bataille de Rivoli, allèrent sous une pluie de balles arracher des mains des Allemands le cadavre de leur officier pour l'ensevelir de leurs propres mains et lui rendre les derniers honneurs dans son camp! Et une quantité d'autres dont les noms sont imprimés dans tant de livres; tous se les rappellent et les aiment encore comme s'ils étaient vivants... As-tu une allumette?

Le conscrit qui, jusqu'alors, était resté là bouche béante et les yeux égarés, comme en extase, tira précipitamment une allumette et la lui présenta.

— Quand on pense à ces choses, et il faut y penser, on oublie bientôt certains petits désagréments, certaines petites misères de la vie, pour peu du moins que l'on ait un peu de cœur. On t'enseignera ici tout ce que tu dois savoir, et, comme tu me fais l'effet d'être un brave garçon, tu retiendras ce qu'on te dira, n'est-il pas vrai?

Le conscrit, trop ahuri pour recouvrer sur-le-champ la parole, fit signe que oui.

— Pour faire son service avec plaisir et même pour le faire bien, continua l'officier, il faut assurément regarder un peu au delà de la caserne et de la place d'armes. Puis l'habitude nous fait à tout. Quel poids que celui du havresac au commencement! Ciel, quel ennui! C'est ce que tous disent d'abord, puis on s'y fait peu à peu, et il n'y paraît plus. Et la nourriture? Il ne faut pas l'attendre à des repas de prince, sais-tu? Quelquefois même, à parler franchement, on mange fort mal, mais il faut avoir de la patience, encore de la patience, toujours de la patience, la grande vertu du soldat, et ne pas s'aller mettre à pleurnicher ou à se lamenter sur tout et sur chacun, comme font quelques-uns. On mange ce qu'il y a, et on se contente de peu. Quand on travaille, qu'on se fatigue, qu'on remplit bien son devoir, et qu'on a le cœur content, l'appétit ne fait jamais défaut, et l'appétit est un grand cuisinier. Ce sont les paresseux et les blasés qui trouvent à redire à toutes choses et ne sont jamais contents. Je vois que tous les braves garçons font de bons soldats, aimés de leurs supérieurs, estimés de leurs camarades, respectés de leurs concitoyens, et il y en a qui, pendant leurs cinq années de service, n'ont pas été consignés une seule fois et ont laissé leur numéro aussi blanc et propre qu'un mouchoir bien lessivé; et tu seras un de ceux-là, n'est-il pas vrai?

(A suivre.)

AVIS

En liquidation, au prix de revient, un solde de 30,000 cigares Grandson et Vevey, de 1^{re} qualité et bien secs; plus, quelques milliers de cigares en caissons.

Au magasin Monnet, rue Pépinet.

L. MONNET.